Un vendredi pluvieux, gris, froid.

Oh, pas une grosse pluie, non pas d’averse qui vous transforme dans la minute en serpillère à tordre d’urgence, non, une crachin «  Londonien » qu’on peut dire, un qui ressemble goutte pour goutte au crachin Parisien de c’vendredi matin.

Métro Hôtel de ville, nous sortons sous la bruine. La rampe de l’escalier du métropolitain toute mouillée. Brrrr.

Et nous v’là dehors. On prend la direction des quais. Nous traversons la Place de Notre Dame puis un autre pont et nous enfilons le trottoir du quai jusqu’à l’Institut, la rue Bonaparte et, enfin, celle des Beaux Arts pour entrer dans la galerie Claude Bernard. Le choc, manque une pièce ! Plus qu’une sur deux. Et donc une toute petite expo. Des lithos. L’incontournable Picasso, merdre il est collant comme le sparadrap du capitaine Haddock ce barbouilleur ! Un génie qu’ils disent, bon, s’ils le disent, qu’ils le disent, perso, j’men bats, j’y crois pas. Puis quelques autres moins célèbres, moins danseuses surtout, Raymond Mason, Bacon, Freund, Pis, pis j’me rappelle plus et la flemme de chercher à m’rappeler.

M’enfin, chuis dépité, nous sommes dépités ma Camarade de combat et moi. L’employée commise à la garde des ces trésors ne semble pas pressée d’nous mettre au jus de ce changement de surface corrigée. Un léger flou dans ses explications. Pour nous, pas d’flou, ça sent la fin. Et ce ressenti ne nous remonte pas les bretelles du moral. Nous sortons toujours en compagnie de la flotte que le ciel nous balance au goutte à goutte pour nous réchauffer d’un allongé dans un bistrot en face du quai, de l’autre coté de la chaussée où les bagnoles font leur cirque polluant. Jusqu’à quand ? La disparition d’notre espèce ? Un viron dans l’quartier des galeries. Un viron qui se répète, un peu toujours le même et nous conduit rue Guénégaud et un p’tit local dédié ordinairement à l’art dit brut … Las rien que des photos jaunies et lugubres, souvenirs déglingos d’un temps que les moins d’vingt ans… Blablablablabla.

Puis, retour pas le pont neuf en passant d’vant la statue équestre du Vert Galant pour rejoindre une entrée du métro Châtelet connue seule de ma camarade et faut bien connaître paname pour la dénicher c’t’entrée secrète du Métro Châtelet.

Le temps de bien nous faire rincer alors qu’on sort tout habillé de la douche qui poursuit son p’tit business de détrempage. Puis Montreuil et ses charmes… Le café Salé et son couscous garbi. Pas un plat banal ici, une sorte de merveille digne d’une histoire des mille et une nuits. Un végétarien pour Pikékou, un aux brochettes et merguez for me. Slurp. Un p’tit canuchet d’Côtes du Rhône bio pour faire passer la s’moule. Plop. Sortie dans la vase et le Méliès qui est, coup de bol, étanche. Un film, un film ! Les invisibles ! Qui nous a permis d’nous essorer en versant des litres de larmes heureusement mélangées à des rires soulagés.

Faut y courir les aminches, vite, vite, vite ! Une histoire ordinaire de gens ordinaires qui deviennent extraordinaires et leur histoire aussi et le film aussi.

Uns conclusion larmoyante mais heureuse de cette journée d’une quête artistique qui s’termine bien, Mieux, superbement mieux qu’elle n’avait commencée